

toujours faire ; pourquoi ? c'est que ceux qui le disent n'ont pas de persévérance. Il est bien peu d'hommes qui n'aient ressenti des mouvements de vertu ; mais quel mérite y a-t-il à cela, si ces mouvements brillent et disparaissent comme l'éclair ? Le mérite consiste à suivre la bonne route, quand une fois on la tient. C'est ce que vous ferez, mes amis, je l'espère : vous y êtes, dans cette bonne route : marchez-y tout droit sans vous détourner, et vous êtes sûrs d'arriver...où ? au bonheur qui suit partout la vertu.

(A Continuer.)

LITTÉRATURE.

LE LENDEMAIN

de la

VICTOIRE.

(La scène se passe en Europe.)

SECONDE PARTIE.

(Suite.)

II.

Place publique ; au fond, une église.

UN AGENT DU GOUVERNEMENT.

Que les délégués des divers corps d'état s'approchent et me déclarent, chacun à son tour, quelle profession et combien de citoyens de cette profession ils représentent.

PREMIER DÉLÉGUÉ.

Nous sommes ici quatre cents typographes, presque tous pères de famille. Les imprimeries sont fermées ; la suppression totale des journaux nous a plongés dans la plus profonde misère. Nous demandons qu'on rétablisse la liberté de la presse. La république sociale suit quels services nous lui avons rendus. Veut-elle nous laisser mourir de faim ?

L'AGENT.

Si la république sociale rétablissait la liberté de la presse, elle périrait elle-même. Quel est le typographe assez ennemi de la république sociale et de l'humanité pour vouloir mettre son art au service des royalistes et des réactionnaires ? Ce traitre ne se trouve pas parmi vous.

LE DÉLÉGUÉ.

Quand nous combattons pour l'avènement de la république sociale, nous pensions qu'elle ne craindrait pas la discussion.

L'AGENT.

Elle ne la craint pas, elle la dédaigne, et elle agit sans discuter. Pensez-vous qu'il y ait de bonnes raisons à donner contre la république sociale ?

LE DÉLÉGUÉ.

Non sans doute.

L'AGENT.

Que servirait donc de les produire ?.. A un autre.

SECONDE DÉLÉGUÉ.

Nous sommes là trois cents carrossiers ; aucun de nous n'a travaillé depuis quatre mois ; plusieurs n'ont pas mangé depuis deux jours ; nous avons femmes et enfants ; nous demandons de l'ouvrage.

L'AGENT.

La république n'encourage pas les industries de luxe. Les socialistes sont tous égaux.

SECONDE DÉLÉGUÉ.

Quand on nous disait que nous serions tous égaux,

nous entendions que nous pourrions aller tous en carrosse.

L'AGENT.

Tel est l'heureux avenir que notre glorieuse révolution réserve à l'humanité ; mais il faut d'abord détruire les classes aristocratiques, et que tout le monde apprenne à marcher à pied.

SECONDE DÉLÉGUÉ.

Nous savions marcher à pied. Depuis que tout le monde marche ainsi, nous mourons de faim.

L'AGENT.

Au lieu de faire des carrosses, que ne fesiez-vous des charrettes ? Souffrez quelques privations pour expier vos fautes passées et pour mériter des jours meilleurs. A un autre.

TROISIÈME DÉLÉGUÉ.

Je représente mille ouvriers tailleurs, ayant tous marqué parmi les plus anciens et les plus zélés socialistes.

L'AGENT.

Eh bien ! vos vœux sont remplis : vous voyez enfin la république sociale !

TROISIÈME DÉLÉGUÉ.

Nous sommes menacés de ne la pas voir longtemps. Nous manquons de pain, nous, nos enfants et nos femmes.

L'AGENT.

Vous dites tous la même chose. Vous manquez tous de pain, vous avez tous des enfants et des femmes. Pourquoi avez-vous tant de femmes et tant d'enfants ?

TROISIÈME DÉLÉGUÉ.

Ils ont encore plus fait pour vous. Ce sont eux qui vous ont donné la révolution.

L'AGENT.

Alors de qui se plaignent-ils ? Les révolutions se chargent de déshabiller un certain nombre de gens, et non pas d'habiller tout le monde. A un autre.

QUATRIÈME DÉLÉGUÉ.

Je me présente au nom de cent cinquante ex-négocians absolument ruinés et sans ressources.

L'AGENT.

Dis au nom de cent cinquante exploités du peuple.

QUATRIÈME DÉLÉGUÉ.

Si nous avons exploité le peuple, il nous l'a bien rendu. Nos magasins ont été pillés, nos machines brisées ; nos débiteurs ont refusé de payer ce qu'ils nous devaient.

L'AGENT.

C'est bien fait ! Vous êtes tous criminels.

QUATRIÈME DÉLÉGUÉ.

Qu'on nous mette en prison. Nous ne demandons pas mieux.

L'AGENT.

Vous n'êtes pas dégoûtés. Vous seriez là logés et nourris à ne rien faire.

CINQUIÈME DÉLÉGUÉ, un drapeau à la main.

Voici le drapeau des mécaniciens. On l'a toujours vu sur les barricades. Nous y avons mis un crêpe, en mémoire non pas de nos camarades morts pour la république, mais de ceux qui sont morts depuis par suite de leurs misères et de leurs privations.

L'AGENT.

Ceux-là sont morts pour la république comme les autres ; vous auriez tort de les pleurer :

Mourir pour la patrie...

CINQUIÈME DÉLÉGUÉ.

Assez ! nous demandons à exercer notre droit au travail.